

LE GÉANT, LE CAGIBI ET LE CAMESCOPE (Une recette de lecture au Cycle II)

Patrice HEEMS
RASED¹ – Valenciennes/Condé

INGRÉDIENTS

- Une demi-douzaine d'élèves de 7/8 ans environ (On pourra, suivant les goûts ou les possibilités du moment, choisir des enfants en difficulté scolaire.).
- Un album choisi plus ou moins au hasard dans le stock de la B.C.D. Eviter cependant les livres déchirés ou tachés car le résultat risque d'être nettement moins esthétique.
- Un camescope pas trop compliqué monté sur un pied bien stable.
- Un téléviseur équipé d'une entrée péritel.
- Un magnétoscope équipé d'une entrée audio.
- Un micro.

PRÉPARATION

*Poser le livre sur un support de façon à ce qu'il soit vertical.
Relier le camescope au téléviseur avec le câble péritel.*

1. Les Réseaux d'Aides Spécialisées aux Elèves en Difficulté (RASED) créés en 1990 (Circulaire n° 90-082 du 9 avril 1990) se présentent comme un ensemble d'actions destinées à venir compléter celles des maîtres pour la réussite scolaire de tous les élèves. Les participants des RASED peuvent être des psychologues scolaires, des maîtres spécialisés chargés de CLAD (Classe d'Adaptation) et des rééducateurs.

Couper le son du téléviseur à cause de l'effet Larsen très désagréable au cours du tournage.

Lire pas à pas, phrase après phrase, le texte de l'album.

Faire cadrer par les élèves les parties des illustrations qui correspondent au texte de l'histoire. Chaque plan sera enregistré pendant une dizaine de secondes (on pourra réduire ce temps au montage).

Quand toutes les images sont enregistrées, se débarrasser des élèves, (par exemple en les rendant à leurs parents le soir à 16 h 30) pour effectuer le montage.

Le montage est la partie qui est techniquement la plus longue et la plus complexe. Il n'est pas vraiment envisageable de le faire avec des élèves trop jeunes mais on peut tenter d'y initier des élèves de cycle III. Il consiste en l'enregistrement bout à bout sur le magnétoscope des séquences filmées. Cette manipulation permet d'adapter la durée des séquences au rythme de l'histoire. C'est la succession de plans très courts qui donnera l'illusion d'une animation du livre.

Une fois le montage terminé, récupérer les élèves (par exemple le matin à 8 h 30) et leur faire lire l'histoire au micro que l'on aura pris soin de brancher sur l'entrée audio du magnétoscope. Les enfants lisent pendant que le film passe sur l'écran du téléviseur, ce qui permet d'adapter la vitesse de lecture à l'image.

Si le magnétoscope est équipé d'une fonction mixage, on pourra, selon le goût, ajouter une musique de fond.

On obtient alors une sorte de « dessin animé » du livre.

*A priori, j'en suis conscient, cette activité présente un petit côté gadget, voire, et c'est bien pire, ressemble à une préparation « chic » façon *Journal des Instituteurs*. Dans tous les cas, elle paraît avoir sa place à l'emploi du temps au chapitre « initiation aux technologies nouvelles » et l'on peut s'étonner de la trouver dans un numéro de *Recherches*.*

En fait il s'agit bel et bien d'une activité de lecture et la partie technique ou technologique de l'affaire n'a, en réalité qu'assez peu d'importance. Bien sûr, le fait d'utiliser le camescope a, pour les enfants, un attrait indéniable comme tout ce qui s'écarte du quotidien de l'école et j'ai vu, de ce fait, un ou deux élèves habituellement pas très enthousiastes, se passionner pour l'activité. Cet album, auquel ils n'auraient, en temps ordinaire, accordé qu'un intérêt très relatif, est pour eux devenu, à cause de l'aspect ludique du tournage, un livre important auquel ils font depuis régulièrement référence. Ceci me paraîtrait déjà suffisamment positif pour justifier l'activité mais, je le répète, les objectifs sont ailleurs. Le principal d'entre eux est, en particulier pour des enfants en difficulté scolaire, de proposer une « entrée en lecture » des albums pour enfants. En effet, l'expérience montre que ce serait une erreur de croire que les albums sont une forme d'écrit dont l'accès est évident chez les jeunes enfants et surtout chez ceux qui n'y sont pas familiarisés très tôt. Même si l'album paraît, *a priori*, la forme littéraire la plus adaptée à un public jeune, il ne faut pas croire que sa lecture ne demande pas, elle aussi, une forme d'apprentissage. Un lecteur d'album doit être capable de mettre en relation le texte et l'image et cela

n'est pas forcément évident. Le « tournage » des illustrations, c'est-à-dire la recherche dans le dessin du détail pertinent à mettre en valeur pour illustrer un passage du texte s'est avéré, en l'occurrence, être un moyen efficace d'aide à la lecture. Et même lorsque l'illustration nous paraît suffisamment explicite pour se passer du texte, en clair, lorsqu'il nous semble, à nous lecteurs experts, que le dessin seul peut suffire à la compréhension de l'histoire, ce n'est pas encore évident pour de jeunes enfants.

Prenons par exemple Jérémy : lorsque je regarde avec lui l'histoire de *Juju le Bébé Terrible*² et que nous arrivons à la page qui montre toutes les bêtises que Juju peut faire dans une journée (on y voit Juju grim pant le long du porte-manteaux, Juju éventrant le tube de dentifrice, Juju dévalant l'escalier sur son tricycle, etc.), Jérémy explique tranquillement que « c'est plein de bébés sur le dessin » et que s'ils sont tous pareils « c'est pourquoi c'est des frères ! ». Le tournage évite ce genre de confusion puisqu'il permet de montrer la succession des « bêtises » en les isolant les unes des autres au lieu de montrer la page entière.

Mais commençons par le commencement. C'est au cours d'un stage départemental sur les techniques audiovisuelles que j'ai pu voir pour la première fois des exemples de « tournage » d'albums pour enfants. L'idée ne vient donc pas de moi et j'avoue d'ailleurs que, comme presque toutes les idées de bricolage pédagogique que j'ai pu un jour avoir, il s'agit d'un emprunt adapté à ma sauce.

Au départ, je pensais ne pouvoir l'utiliser que comme une manière nouvelle de présenter les albums aux enfants. Une sorte de version améliorée du livre enregistré sur cassette audio que l'on trouve depuis longtemps dans les écoles maternelles et qui a fait la fortune d'une actrice reconvertie dans l'écriture de contes musicaux. Depuis un an ou deux, j'ai pu ainsi « tourner » deux ou trois albums, avec pour seul objectif de susciter chez les élèves un intérêt pour le livre que j'allais ensuite leur montrer. Cela ne fonctionnait d'ailleurs pas trop mal puisque les élèves empruntaient avec plaisir, suite au visionnement du film, l'album qui en était à l'origine.

Plus tard, avec d'autres élèves, j'ai utilisé ces films sans la bande-son comme support à des activités de création de texte. J'avais déjà proposé des activités d'écriture d'histoire à partir des illustrations d'un livre à mes élèves. La différence ici résidait dans le fait que le cadrage en gros plan de certaines parties des illustrations induisait une écriture beaucoup plus dirigée. Avec certains enfants spécialistes de la focalisation sur le détail inutile voire de l'interprétation fautive, cela pouvait s'avérer confortable. J'espérais ainsi que des élèves comme Jérémy, grand observateur devant l'éternel du petit détail au fond à gauche du dessin et qui n'a rien à voir avec l'histoire (« c'est une histoire d'escargot ! »), seraient plus facilement guidés dans leur construction du récit. En fait il n'en était rien : un texte proposé par des élèves en difficulté se limite en général à une description image par image sans lien entre elles et sans souci de logique (« C'est une petite fille... C'est un panier... C'est la petite fille qui marche...

2. *Juju le Bébé Terrible* de De Barbro Lindgren et Eva Eriksson (Editions Messidor/La Farandole).

C'est un loup... C'est la petite fille avec un loup... C'est un loup qui court... C'est la petite fille ... », etc.). Le fait de présenter ces images en essayant une sorte de mise en scène qui rend plus évidentes les liaisons entre elles ne résout pas le problème. En fait, il semble que les enfants soient capables de retrouver dans l'image des éléments du texte, mais qu'il leur est très difficile de déduire le déroulement de l'histoire à partir des images. C'est en tout cas très difficile pour les élèves dont j'ai en général la charge, c'est-à-dire ceux qui sont en très grande difficulté scolaire. La même activité d'écriture de texte à partir des illustrations d'un album mené par un collègue avec des élèves de C.P. réputés très bons s'est avérée très efficace, les enfants ayant réussi à réécrire, sans la connaître, une histoire quasiment identique à celle de l'auteur du livre³. Ce qui semble indiquer que la lecture d'album et notamment l'interprétation des illustrations suppose chez les enfants une certaine culture du livre qui n'est évidemment pas celle de mes élèves. Il y a des clés nécessaires à la lecture des albums pour enfants et mes élèves ne les possèdent pas.

La seule solution pour initier mes élèves à cette culture de l'album et à cette mise en rapport incessante entre le texte et l'image qu'elle suppose semblait donc de partir du texte pour aller vers l'image et non le contraire.

Je me suis donc essayé, avec un groupe de six enfants de CE1 en grande difficulté scolaire au tournage du *Géant de Zeralda* de Toni Ungerer. Le choix de l'album s'est fait un peu au hasard dans le faible échantillon d'albums en suffisamment bon état de l'école, bien que le texte soit assez difficile. C'est la qualité des illustrations et surtout le fait qu'elles soient riches en petits détails amusants qui a finalement entraîné ce choix. De plus, il y a chez Ungerer un humour particulier de dessinateur qui fait que le récit est drôle essentiellement parce qu'il est en léger décalage avec les dessins. Ainsi l'histoire se termine-t-elle de manière résolument optimiste : le géant est devenu gentil à cause de la cuisine de Zeralda et a perdu sa désagréable habitude de manger les enfants. Zeralda et l'ex-ogre se marient et ont un maximum d'enfants. Tout va bien. Pourtant le dernier dessin qui accompagne cet heureux dénouement montre un des enfants du géant cachant derrière son dos un couteau ensanglanté fort évocateur. J'étais curieux de voir, entre autres, si ce genre de dessin à contre-pied du texte serait accessible aux enfants.

L'activité a débuté dans l'enthousiasme. On a commencé par jouer un peu avec la caméra, en se filmant les uns les autres pour apprendre le minimum de technique de base : cadrer au centre de l'écran, comprendre la nécessité d'une image fixe pour éviter le mal de mer, apprendre à zoomer vers l'avant ou l'arrière, etc. Ensuite, j'ai lu l'histoire de Zeralda, les enfants ayant pour tâche de montrer sur le dessin ce qui correspondait au texte. Enfin, à l'aide de trois caches, c'est-à-dire de trois feuilles de papier dans lesquelles étaient découpées des fenêtres rectangulaires de trois tailles différentes, je leur ai montré que le fait de prendre un détail du dessin en dissimulant

3. Voir en annexe.

le reste offrait une approche totalement différente d'une vue générale de l'illustration. En clair, les enfants se sont vite rendus compte, par exemple, de l'intérêt qu'il pouvait y avoir à isoler dans un gros plan le personnage qui parle puis le personnage qui répond, plutôt que de montrer les deux ensembles.

Le tournage proprement dit pouvait commencer. Je tiens tout de suite à dire au lecteur dubitatif qui hésiterait à se lancer dans ce genre d'expérience par crainte d'une trop grande complexité pour les élèves que ceux-ci sont parvenus à une formidable maîtrise en quelques minutes. Je demeure encore aujourd'hui absolument stupéfait de la vitesse à laquelle ces enfants qui sont d'habitude si hésitants dans leurs apprentissages scolaires, ont acquis la technique de l'enregistrement et surtout ont assimilé le vocabulaire adapté (cadrage, zoom, panoramique, gros plan, plan large, fondu ...) Je n'avais pas prévu au départ d'insister particulièrement sur ce point mais je me suis vite rendu compte du plaisir qu'ils éprouvaient à manier ces mots inconnus et donc forcément un peu magiques.

Le principe de tournage était simple. Je lisais un passage de l'histoire et un enfant choisissait de cadrer la partie de l'illustration qui lui semblait correspondre le mieux à l'extrait puis la filmait pendant une bonne dizaine de secondes. Petit à petit, il s'est avéré nécessaire de faire, par endroit, des mouvements de caméra assez simples comme par exemple un zoom avant sur un point précis de l'illustration ou un travelling d'un détail à un autre (on montre le géant qui arrive et on glisse jusqu'à la maman qui cache son enfant.). Là encore, j'ai pu constater avec surprise que ce « langage » de l'image était très vite assimilé par les enfants.

Ce tournage a été long (presque trois heures divisées en quatre ou cinq séances). Pourtant la lassitude ne s'est jamais faite sentir : clairement, les enfants se sont pris au jeu et se sont passionnés pour l'activité. Là encore, avec le recul, je me dis que ceci pourrait en soi la justifier. Mais ce qui me semble le plus étonnant, c'est le produit fini. Une fois le montage terminé, lorsque j'ai relu l'histoire complète sur fond d'image vidéo, j'ai remarqué que les enfants semblaient redécouvrir cette histoire avec laquelle ils se coltinaient pourtant depuis plusieurs jours, un peu comme s'ils touchaient tout à coup à l'évidence. C'est d'ailleurs assez étonnant : ce n'est pas au cours du découpage plan par plan qu'ils semblent avoir compris l'histoire dans toutes ses dimensions mais lors du visionnement final. Est-ce parce que l'histoire leur était présentée tout à coup sur un mode qui leur est plus familier : le mode télévisuel. Je n'en sais rien et je me garderais bien de l'affirmer ici. Je pense plutôt que le montage final s'est avéré être pour eux ce qu'il est effectivement, c'est-à-dire la mise bout à bout d'indices de compréhension éparpillés.

Il reste un regret. Le manque de temps et les contingences techniques m'ont obligé à choisir un élève très bon lecteur pour l'enregistrement définitif du texte. C'est dommage, mais si, je le répète, les enfants se sont attelés à l'expérience avec une rigueur et un acharnement qui force l'admiration, je dois admettre que moi-même j'étais un peu fatigué et que je me suis laissé aller à la facilité.

Cette activité a été formatrice pour moi et pour les enfants. Elle sera sans doute reconduite puisque l'objectif est maintenant de constituer une vidéothèque en parallèle de la bibliothèque. Elle ne révolutionnera pas l'histoire des sciences de l'éducation mais s'il fallait trouver absolument une conclusion à ce que nous appelons au sein de la rédaction de la revue une « fiche cuisine » ou une « fiche tricot » je dirais qu'au moins, c'était amusant à faire.

ANNEXE

Christophe Deneuille
Animateur du R.E.P.⁴ de Fresnes-sur-Escaut

La démarche adoptée avec mes élèves a été un peu différente. En effet, je n'ai pas lu l'histoire aux enfants au départ. Il s'agit d'un groupe d'enfants réputés très bons élèves (ils sont lecteurs au mois de novembre en C.P.) auprès desquels j'interviens une heure par jour dans le cadre des actions d'animation R.E.P. Je leur ai présenté les illustrations de l'album *Puni-Cagibi* de Alain Serres et Claude K Dubois⁵. Le but de l'activité était d'inventer une histoire à partir de ces dessins. Les enfants ont utilisé au maximum les informations iconographiques et l'histoire qu'ils en ont déduite est extrêmement proche de celle des véritables auteurs. A quelques détails près, elle s'apparente même à une reformulation de l'original. Bien entendu, il s'agit d'un album où les illustrations sont très évocatrices et collent parfaitement au texte (on voit le petit Simon faire une bêtise et l'image suivante montre une main maternelle désignant autoritairement le cagibi: il n'y a pas lieu à de multiples interprétations). Il n'en demeure pas moins que le résultat est surprenant de justesse. Je vois ici la preuve que ces enfants pour qui la lecture d'albums est un acte familier dominant parfaitement la compétence de lecture d'images et sont surtout capables de « combler les vides » entre deux illustrations.

Une fois l'histoire imaginée, elle a été écrite en utilisant la technique de la dictée à l'adulte, les illustrations de l'album servant alors de guide à l'écriture.

Nous avons pu passer à la phase de tournage. Elle a été très rapide, d'abord parce que les enfants se débrouillaient bien, mais surtout parce que j'avais la volonté de ne pas faire durer inutilement cette activité qui me paraissait, dans son aspect technique, moins importante.

La dernière partie a consisté en l'enregistrement de l'histoire sur les images par les enfants.

L'intérêt de l'activité ne résidait pas ici dans le tournage proprement dit : celui-ci a surtout servi de motif à une production de texte. La maîtrise dont les enfants ont fait preuve dans « l'écriture » montre que l'apprentissage de la « culture de l'album » n'était pas nécessaire avec eux.

4. R.E.P. : Réseau d'Education Prioritaire. Ces structures remplacent les Z.E.P. depuis la rentrée 1999.

5. *Puni-Cagibi* de Alain Serres et Claude K Dubois (Pastel éditeur).